

daît qu'à exposer David aux ennemis, retourna, comme il arrive toujours, à la confusion de ce prince et à la gloire de celui qu'il persécutait; puisqu'ayant tué deux cents Philistins au lieu de cent que Saül lui demandait, il épousa sa fille sans tomber dans le péril qu'il lui avait préparé. Saül, outré de douleur de ce que tout réussissait si mal selon ses desseins, et que David joignait tant de prudence avec un si grand courage, voulut encore une fois le percer de sa lance, lorsqu'il jouait de la harpe; mais David prévint ce coup par son adresse, et s'enfuit de devant lui. Jonathas, fils de Saül, fit divers efforts pour rendre son père plus équitable envers David, parce qu'il l'aimait tendrement; mais l'amitié du fils ne put faire cesser l'animosité du père, comme l'animosité du père, ne put diminuer l'amitié si générale du fils. C'est pourquoi Saül résolut de perdre David à quelque prix que ce fût, et fit investir sa maison par des archers, durant la nuit, afin que le jour étant venu on le tuât. Michol, sa femme, qui aimait autant son mari que son père le haïssait, éluda cet ordre barbare, et le descendit la nuit par une fenêtre. Elle mit dans son lit des paquets d'habits et quelques peaux, pour faire semblant que David y était encore, et lorsqu'on vint le demander, elle dit qu'il dormait et qu'il était malade, afin que cependant il eût le temps de s'enfuir. Quand on eut reconnu l'adresse ingénieuse de cette femme, et que Saül se vit trompé par sa propre fille, il fit poursuivre son ennemi, qui s'était retiré chez Samuel. Tous ceux qu'il envoya furent saisis de l'esprit de Dieu, sans pouvoir penser davantage à exécuter les ordres de Saül, qui voulant venir lui-même pour faire en personne ce qu'il n'avait pu faire par ses officiers, fut aussi saisi comme eux de l'esprit de Dieu, et fut contraint de s'en retourner sans rien faire. Il apprit ainsi, par l'inutilité de toutes ses entreprises contre David, que les grands du monde ne peuvent user de leur puissance à l'égard de ceux mêmes qui leur sont les plus odieux, qu'autant que Dieu le leur permet, et qu'ils savent, quand il lui plaît, donner des bornes à leur violence. Il les arrêta au milieu de leur fureur, et il sauva de leurs mains avec une facilité admirable tous ceux qu'il a résolu d'en tirer, en les rendant ou favorables à ceux qu'il aime, comme Jonathas, ou impuissants pour leur nuire, comme Saül.

FIGURE 94. *Jonathas et David.* 1. Rois 20.

(L'an du monde 2944.)

Jonathas, qui voyait avec douleur l'aigreur de son père contre David, mais qui espérait que le temps l'adoucirait, pria David

de ne pas se retirer encore tout à fait, jusqu'à ce qu'il eût connu plus particulièrement la disposition de son père, et comme il arriva un jour solennel où David devait se trouver à table avec Saül, la colère que ce prince eut de ne pas le voir fit augurer à Jonathas qu'il voulait le perdre. C'est pourquoi il alla, comme ils en étaient convenus, dans une campagne prochaine avec un page comme pour s'y exercer à tirer de l'arc; mais en effet pour avertir David de ce qu'il avait à faire: car ayant envoyé ce page ramasser ses flèches, il lui cria qu'elles étaient bien loin au-delà de lui, ce qui était le signal qui fit savoir à David qu'il devait s'enfuir. David sortit aussitôt de la caverne, et Jonathas ayant renvoyé son serviteur, vint l'embrasser, et jurer avec lui une amitié éternelle. David, dans cet état fugitif où il manquait de toutes choses, crut ne pouvoir trouver de meilleur asile que chez les prêtres du Seigneur. Il alla trouver le grand-prêtre Achimélech. Il lui dit que le roi l'avait envoyé pour quelques affaires pressantes, et qu'il manquait de vivres. Achimélech, n'ayant point d'autres pains que ceux qui avaient été offerts à Dieu, les lui donna par une bonté qui était contre la loi, mais que Jésus-Christ même a approuvée dans l'Évangile. Il lui donna aussi l'épée de Goliath le Philistin, et l'aida de ce qu'il put. Mais cette charité si sacerdotale lui coûta la vie; car Doëg, Iduméen, un des officiers du roi, alla trouver Saül, qui se plaignait de ce que tous ses sujets et son fils même lui déclaraient la guerre, et favorisait son ennemi: ce lâche courtisan lui dit ce qu'Achimélech avait fait pour David, et fut cause que ce prince rendit sa mémoire exécration à tous les siècles par un parricide et un sacrilège; car il fit aussitôt venir ce grand-prêtre, qui se justifia parfaitement bien, en protestant qu'il ne savait rien de l'inimitié du roi contre David, qu'il le considérait au contraire comme son fidèle serviteur et comme son gendre. Mais sa défense si juste n'arrêta pas la fureur de Saül, et son innocence n'empêcha pas qu'il ne le fit tuer sur l'heure: et comme personne n'osait mettre la main sur le prêtre du Seigneur, il ne se trouva que Doëg assez hardi pour tuer non-seulement le grand-prêtre, mais encore quatre-vingt-cinq prêtres revêtus de leurs habits sacerdotaux. David fut extrêmement affligé de cette nouvelle, et se considéra comme la cause de ce carnage. Il se retira ensuite chez le roi Achis; mais sa réputation passée pensa le perdre: car ce prince se réjouissant d'avoir entre les mains celui qui avait fait de si belles actions dans la guerre, était près de le tuer, si David, par une invention nouvelle, n'eût contrefait le fou pour se délivrer de la mort qui lui était inévita-

ble. Cette folie apparente fut alors l'effet d'une profonde sagesse. Les saints Pères l'ont regardée comme la figure de cette folie qui a paru au monde dans la vie et dans la mort de Jésus-Christ, mais qui, selon saint Paul, a été plus sage que la sagesse de tous les hommes. Les chrétiens n'ont point rougi de passer ainsi pour des fous aux yeux des faux sages. Ils se sont contentés d'être sages aux yeux de Dieu, sans se mettre en peine des jugements qu'on faisait d'eux sur la terre. Et l'expérience fait toujours voir que la folie des chrétiens est une véritable sagesse, comme la plus grande habileté des sages du monde est devant Dieu le comble de la folie.

FIGURE. 95. *Abigaïl*. 1. Rois 25.
(L'an du monde 2945, avant J.-C. 1059.)

La vie que David menait depuis que Saül se fut déclaré son ennemi, était tout à fait déplorable. Il fuyait comme un vagabond, de montagne en montagne, et de caverne en caverne, et il trouvait partout des personnes qui le trahissaient, afin que tant de travaux par lesquels il achetait son royaume, le rendissent dans la suite de son règne plus humble que n'avait été Saül, qui s'était vu tout d'un coup dans la grandeur et dans la possession paisible de sa couronne. La plus grande peine de David, en cet état, était ce que souffraient les quatre cents hommes qui s'étaient retirés auprès de lui, et qui l'accompagnaient partout. * Lorsqu'il fut échappé du péril où il était de perdre la vie dans le désert de Ziph, dont les habitants le trahirent, et qu'il tâchait de trouver quelque soulagement à la faim que tant de fuites et tant de courses avaient causée à ses gens, il en envoya dix chez Nabal, qui était un homme fort riche, mais brutal et insupportable. Ces personnes lui ayant représenté, de la part de David leur maître, que bien loin de lui avoir fait aucun tort dans tout ce qu'il possédait, durant tout le temps que ses gens avaient été proches de ses terres, il avait au contraire défendu et conservé tout son bien, et que cette conduite méritait bien quelque reconnaissance, Nabal leur répondit insolemment qu'il ne leur donnerait rien, qu'il ne savait qui était David, et que tout le monde était plein de serviteurs fugitifs qui se cachaient de leurs maîtres. David fut saisi d'une étrange indignation, lorsqu'on lui eut fait ce rapport. Il trouva ce refus injuste et ce mépris insupportable, et il s'en allait de ce pas en tirer vengeance, en exterminant, par une chaleur de colère trop violente, Nabal, et avec lui toute sa famille. Mais Abigaïl, femme de Nabal, qui était une personne

* L'an 2947, où mourut Samuel âgé de près de 100 ans.

incomparable, et aussi sage que son mari était insensé, alla promptement au-devant de David, lorsqu'il venait tout perdre, et lui parla avec tant de soumission et tant de sagesse, que sa conduite et les présents dont elle accompagna ses paroles, calmèrent la colère de David, et lui firent concevoir la grandeur de la faute qu'il allait faire en perdant une femme d'un si grand mérite. Abigaïl, après cette glorieuse victoire, revint chez elle sans rien dire à son mari de ce qui s'était passé, parce qu'il était enivré dans le vin. Le lendemain, lorsqu'il apprit ces nouvelles, il fut saisi d'une si grande frayeur, que dix jours après il mourut, par une mort qui venait de Dieu, et qui vengea plus innocemment David qu'il ne se fût vengé lui-même. Aussitôt après David demanda en mariage Abigaïl qui, par sa modestie, se jugea indigne de cet honneur. Mais sa résistance ne servit qu'à faire voir qu'elle méritait par son humilité ce qu'elle avait déjà mérité par sa sagesse; et elle devint ainsi femme d'un prince dans l'adoucissement duquel elle avait donné peu auparavant un exemplaire de la manière dont on doit adoucir la colère des souverains, lors même qu'elle n'est pas juste; comme David, en désarmant tout d'un coup sa colère, et étouffant ses ressentiments à la seule remontrance de cette femme, fut, selon S. Ambroise, un grand exemple aux rois de ne pas mettre leur gloire à pousser jusqu'au bout leurs violences, et de ne pas croire qu'il soit indigne d'un souverain de céder à la raison, et de se retirer d'un engagement, aussitôt qu'ils reconnaissent que leur autorité se trouve compromise contre la justice.

FIGURE 96. *David épargne Saül*. 1. Rois 26.

(L'an du monde 2947, avant J.-C. 1057.)

Saül persécutait David avec tant de violence, que pour perdre un seul homme il soulevait toutes les forces de son royaume. Il vint enfin l'assiéger dans le désert de Ziph, et il s'y opiniâtra à vouloir prendre, à quelque prix que ce fût, celui que son envie lui représentait comme le plus cruel de ses ennemis. Lorsqu'il passait les nuits avec toute son armée, et qu'il dormait dans ce désert, David, par un courage qui lui était inspiré de Dieu, vint seul avec Abisaï le trouver durant la nuit dans sa tente. Il vit que non-seulement Saül, mais Abner, son capitaine des gardes, et tous ses officiers étaient dans un profond sommeil, comme n'ayant à poursuivre qu'un ennemi dont ils n'avaient rien à craindre, et qui devait tout craindre d'eux. Abisaï représenta alors à David que Dieu lui livrait lui-même son ennemi entre les mains, et qu'il pouvait en un moment se délivrer de toutes ses peines. David res-

pectant en son ennemi l'onction sainte dont il avait été sacré roi, non-seulement refusa de mettre la main sur lui, mais ne voulut pas même permettre à Abisaï de le faire. Il se contenta d'emporter sa lance et sa coupe; et lorsqu'il s'en fut allé, il appela de loin Abner pour le réveiller. Il lui reprocha cette négligence avec laquelle il gardait son prince, et qui le rendait digne de mort. Il lui demanda où était la lance et la coupe de Saül. Saül se réveilla à ce bruit et entendant la voix de David, il lui témoigna quelque bonté en apparence, et l'appela même son fils. Mais David lui demanda avec une tendresse admirable pourquoi il persécutait avec tant d'animosité un de ses serviteurs, qui n'était que comme un chien mort auprès de lui; il lui représenta l'innocence de toute sa vie, et il finit en lui disant que si c'était le Seigneur qui l'irritait contre lui, il pria Dieu d'agréer son sacrifice; mais que si c'étaient les hommes qui l'animaient à la vengeance, et qui le portaient à le chasser de l'héritage du Seigneur, ces hommes, quels qu'ils fussent, étaient maudits de Dieu. Saül n'eut rien à répondre à la justice de ces plaintes. Il avoua qu'il avait péché; il reconnut publiquement sa folie, et il confessa qu'il avait ignoré beaucoup de choses. Il le laissa donc en paix, et David lui renvoya sa lance, conjurant Dieu que, comme il venait de témoigner que la vie de Saül avait été précieuse à ses yeux, sa vie de même le fût aux yeux du Seigneur, et qu'il le délivrât de tous ses maux. Les saints Pères ont relevé cette action de douceur par leurs louanges. Saint Ambroise admire qu'un homme qui pouvait en un moment s'assurer la vie et le royaume par la perte de celui qui cherchait à le tuer si injustement ne l'ait pas fait lorsqu'il pouvait tuer son ennemi sans être vu de personne, et qu'il ait mieux aimé demeurer toujours dans un péril extrême. Ce qui redouble la gloire de cette action, c'est qu'il n'attendait de Saül aucune reconnaissance de sa douceur, comme il en avait eu un exemple depuis peu, n'ayant pas voulu tuer Saül dans une caverne où il s'était retiré sans savoir que David y était caché avec ses gens: car s'étant contenté de couper un morceau de sa robe sans le toucher, Saül admira cette générosité de David, et ne laissa pas néanmoins de le poursuivre depuis comme auparavant. Cette douceur dans un temps où l'on n'avait pas encore vu celle du Fils de Dieu sur la terre, doit bien confondre les chrétiens qui s'imaginent qu'il leur est permis de pousser aussi loin qu'ils peuvent leur animosité et leur vengeance contre leurs frères.

FIGURE 97. *Voleurs de Siceleg*. 1. Rois 30.

(L'an du monde 2949, avant J.-C., 1055.)

David voyant enfin que la colère de Saül était irrécusable,

chercha sa sûreté hors de son pays, et s'enfuit chez le roi Achis, qui le traita bien, et lui donna la ville de Siceleg. Mais cet engagement jeta David dans un étrange embarras; car, les Philistins armant contre Saül, Achis obligea David de venir avec lui à la guerre, et de combattre pour les Philistins contre son prince. Dieu néanmoins le délivra par une rencontre heureuse de cette fâcheuse conjoncture; car les Philistins craignant que David ne les trahit et ne les livrât à Saül, prièrent le roi Achis de le faire retirer. Achis le fit avec peine, s'excusa envers David de cet outrage, qu'il rejeta sur les princes des Philistins auxquels, lui dit-il, il n'avait pas le bonheur de plaire. Ce mécontentement fut suivi d'un autre qui fut bien plus sensible à David. Lorsqu'il retournait dans la ville de Siceleg, que le roi lui avait donnée, où étaient ses femmes et tout ce que lui et les siens possédaient, il trouva que les Amalécites l'avaient brûlée, et avaient emmené tout ce qu'ils y avaient rencontré. Outre l'affliction particulière que David reçut de l'enlèvement de ses femmes, il ressentit encore la perte que firent tous ceux qui l'accompagnaient, qui, se laissant aller à une douleur excessive et déraisonnable, voulurent se venger de ce tort sur David même, et délibérèrent de le lapider. David ne fut point abattu de tant de maux. Il mit toute sa confiance en Dieu. Il le consulta à son ordinaire pour savoir s'il devait poursuivre ces voleurs, qui lui avaient enlevé ce qu'il avait de plus précieux au monde; et Dieu l'ayant assuré qu'il les déferait, il alla avec tous ses gens pour les combattre. Deux cent d'entre eux manquèrent de force, et ne purent suivre David, qui ayant trouvé un des voleurs que les autres avaient laissé, le prit pour guide, et les alla surprendre lorsqu'ils ne s'attendaient à rien moins, et qu'ils témoignaient par leurs festins et leur bonne chère la joie qu'ils avaient d'un si grand butin. David les battit durant tout un jour, sans qu'il en restât que quelques-uns qui se sauvèrent sur des chameaux. Il reprit tout ce qu'ils lui avaient enlevé, et eut de plus beaucoup de dépouilles. Et comme ceux qui avaient accompagné David n'en voulaient point faire part aux deux cents qui n'avaient pas eu assez de force pour les suivre, prétendant que c'était beaucoup de leur rendre seulement ce qui leur appartenait, David fut pris pour arbitre de ce différend, et il leur ordonna qu'on partagerait le butin avec les autres. Et cette manière de partager les dépouilles passa depuis pour une loi immuable dans Israël. Cet exemple doit bien consoler maintenant dans l'Eglise ceux qui sont faibles, et qui n'ont pas assez de vertu pour suivre les forts dans leurs courses et dans les combats qu'ils livrent ou qu'ils ont à soutenir contre les ennemis de Dieu. Ils apprennent ici que pour-

vu qu'ils aient une véritable charité envers l'Église, ils auront part à tous les travaux de ceux qui emploient les armes de Dieu pour la défendre contre les ennemis de sa vérité et de sa discipline.

FIGURE 98. *Défaite de Saül*. 1. Rois 31.

(La même année 2949.)

Le refus que les Philistins firent à David de le laisser venir dans leur armée, lui fut d'autant plus avantageux, que Saül avec Jonathas et ses autres fils devaient mourir dans ce combat, et qu'il eût été complice en quelque sorte de leur mort. Ce malheureux roi, abandonné de l'esprit de Dieu, et qui ne se conduisait plus que par le sien propre, ayant consulté Dieu pour savoir le succès de ce combat sans en pouvoir recevoir aucune réponse, agit en désespéré, en furieux, et voulut trouver dans l'art des démons et de l'enfer ce qu'il ne pouvait obtenir du ciel. Quoiqu'il eût fait des arrêts si sévères contre les devins, il ne laissa pas de les consulter: il se déguisa, et étant entré chez une femme qui se mêlait de ces noires sciences, il lui demanda qu'elle lui fit venir le prophète Samuel. Le saint prophète ayant fait connaître à cette magicienne que celui qui la consultait était le roi lui-même; l'effroi qu'elle en eut passa bientôt dans Saül, lorsque Samuel lui prophétisant l'avenir, même après sa mort, lui dit d'une voix tonnante: Pourquoi troublez-vous mon repos, et pourquoi m'interrogez-vous, puisque le Seigneur vous a déjà abandonné pour passer à celui qui doit régner à votre place? Dieu va faire fondre sur vous tous les maux dont il vous a menacé. Il donnera votre royaume à David. Il va vous livrer aux Philistins, et demain vous et vos enfants serez avec moi. Samuël disparut à cette parole, et Saül tomba par terre sans vouloir prendre de nourriture, quoiqu'il fût en une extrême faiblesse. L'idée de son malheur et de celui de ses enfants remplissait tout son esprit, et l'heure qui lui était marquée se hâtant d'approcher, il porta à la guerre un cœur déjà assuré de sa défaite. Ses troupes furent taillées en pièces, ses enfants tués. Et comme il attendait à tout moment la mort qu'il savait lui être inévitable, il fut frappé d'une flèche dont la blessure, jointe au désespoir qui le possédait, le porta à prier son écuyer de le tuer. Son écuyer ayant refusé de le faire, il s'enfonça lui-même la pointe de son épée dans l'estomac, se laissa tomber dessus, et donna l'exemple à son écuyer de faire lui-même ce que son maître avait fait. Telle fut la fin de ce prince malheureux, qui, pour avoir épargné Amalec par une compassion indiscrette, et traité si cruellement les prêtres du Seigneur, tomba ensuite dans une si grande

barbarie contre lui-même. Trop heureux s'il fut toujours demeuré simple particulier, ou du moins s'il eût persévéré dans l'humilité si estimable qu'il fit paraître d'abord à son exaltation. Mais sa grande dignité éblouit ses yeux et éleva son cœur; et n'écoutant plus ni la voix de Dieu, ni celle de ses prophètes, il termina de si beaux commencements par une fin tragique, qui l'a rendu un exemple redoutable à tous les siècles. C'est ce qui a fait dire aux saints Pères que Saül est dans la loi ancienne ce que Judas a été depuis dans la nouvelle; parce qu'ayant tous deux été d'abord élus de Dieu même, et en ayant été rejetés ensuite, l'un pour son orgueil, et l'autre pour son avarice, ils sont tombés dans le désespoir, et ont appris aux plus forts, comme dit saint Ambroise, à trembler toujours, et à craindre les élévations même les plus saintes, à moins qu'elles ne soient établies sur une profonde humilité.

FIGURE 99. *Tête de Saül*. 1. Rois 31.

(La même année 2949.)

La joie que les Philistins eurent de la mort de Saül fut si grande, qu'ils coupèrent sa tête pour la faire voir dans toutes les villes, et pour l'offrir ensuite avec ses armes dans le temple de leur idole. Ils ne firent en cela que ce que fait le commun des hommes, qui se réjouissent toujours de la mort de ceux qui leur font de la peine. Mais David, qui suivait d'autres maximes eut bien d'autres sentiments, et fermant les yeux et aux biens qu'il en allait recevoir, et aux maux qu'elle lui épargnait, il pleura d'une douleur sincère Saül et Jonathas, composa un cantique funèbre en leur honneur, maudit la montagne de Gelboé, où ces deux princes si vaillants avaient été si malheureusement tués. Il témoigna depuis une reconnaissance particulière aux peuples de Jabès Galaad, qui avaient rendu aux corps de Saül et de ses enfants les derniers honneurs, et qui avaient accompagné leurs funérailles de jeûnes et de larmes. Mais le respect qu'il avait pour ce prince, même après sa mort, parut dans une rencontre encore bien plus considérable: Un Amalécite étant venu trouver David dans Siceleg, deux jours après qu'il eut défait les Amalécites, et ramené les captifs, David lui demanda des nouvelles du combat, et principalement de Saül et de Jonathas. Cet Amalécite lui dit que Saül était mort; et pour lui en donner des preuves indubitables, il ajouta que s'étant trouvé par hasard sur la montagne de Gelboé, il avait vu Saül appuyé sur la pointe de sa lance, afin de s'en percer le corps, et que les Philistins étant près de fondre sur lui, Saül l'avait appelé, et l'avait prié de le faire promptement mourir, ce qu'il avait fait com-

me pour l'obliger, et qu'après sa mort il avait pris son diadème qu'il apportait à David. David qui, dans la douleur sensible où il se trouvait, était bien éloigné de se tenir obligé à un homme qui lui apportait cette nouvelle, et qui disait avoir contribué à cette mort, déchira ses vêtements, et demanda à cet Amalécite comment il avait été assez hardi pour mettre la main sur l'oint du Seigneur; et à l'heure même il commanda à un de ses serviteurs de le tuer, laissant un grand exemple dans cette conduite de ne se réjouir jamais de la mort de ses ennemis, ni du mal, quoique juste, qui leur arrive. Après la mort de ce misérable prince, David ayant consulté Dieu, retourna dans la Judée, où la tribu de Juda le sacra pour être son roi, ayant alors atteint l'âge de trente ans. Cependant Abner, général de l'armée de Saül, prit Isboseth, son fils, pour le faire régner sur les dix autres tribus. Mais Isboseth, cinq ans après, ayant été assassiné en dormant, par deux scélérats qui apportèrent sa tête à David comme un présent qui lui le réjouirait, il ne témoigna pas plus de joie d'une mort qui allait lui donner un royaume paisible sur toutes les tribus, que de celle qui l'avait fait roi sur les deux qui le reconnurent d'abord. Et ayant fait le même traitement à ces deux hommes qu'à cet Amalécite qui s'était vanté d'avoir tué le roi Saül, il fit voir par ce double exemple de sa générosité et de sa justice que bien loin d'insulter au malheur de ses ennemis, il savait les pleurer par de véritables larmes, et les venger même après leur mort.

FIGURE 100. *Oza frappé de mort.* 2. Rois 6.

(La même année. 2949.)

Aussitôt après la mort d'Isboseth, toutes les tribus d'Israël vinrent se soumettre à David qui, reconnaissant que c'était alors que Dieu voulait l'établir dans son royaume qu'il lui avait donné dès le vivant de Saül, fit de grandes guerres, et alla attaquer Jérusalem, qui était encore alors soumise aux Jébuséens. Il les défit malgré la manière outrageante dont ils le traitèrent d'abord dans la croyance qu'ils avaient d'être invincibles, et qu'il leur suffisait d'employer à la garde de leur ville, contre ses attaques, les boiteux et les aveugles qui se trouveraient parmi eux. Dès que David fut maître de Jérusalem, et que les choses furent un peu tranquilles, il témoigna plus de piété que Saül n'avait fait durant tout le temps qu'il fut roi, car au lieu que ce misérable prince n'eut aucune pensée pour l'arche qui était toujours demeurée chez Abinadab, depuis que les Philistins la renvoyèrent, soixante et dix ans avant ceci, David, bien loin d'imiter cette indifférence, lui fit préparer

chez lui une tente magnifique, et assembla de ses sujets jusqu'au nombre de trente mille pour la transporter de chez Abinadab à Jérusalem. Cette cérémonie fut accompagnée de toute la pompe et de toute la magnificence que la piété de ce saint roi lui put inspirer. Il joua lui-même de la harpe, et une infinité d'autres personnes faisaient retentir toutes sortes d'instruments. Lorsque cette pompe remplissait de joie les esprits de tout le monde, et que l'arche marchait paisiblement, un accident imprévu changea aussitôt toute la joie en tristesse, et jeta l'épouvante dans tous les esprits. Oza, fils d'Abinadab, qui conduisait le chariot où l'on avait posé l'arche, ayant remarqué qu'un des bœufs qui trainait ce chariot regimbait, et que l'arche était en danger de tomber, y porta aussitôt la main pour la soutenir; mais au lieu d'empêcher l'arche de tomber, il tomba lui-même roide mort. Et Dieu, dit l'Écriture, entrant dans une grande colère à cause de la témérité de cet homme, le frappa sur l'heure. Tous ceux qui furent témoins de ce châtimement en furent saisis de crainte; et David lui-même étant pénétré de frayeur, changea aussitôt le dessein qu'il avait eu de mener l'arche chez lui. La présence d'un Dieu si terrible l'intimida, et la frayeur doit bien plus raisonnablement passer dans nous, qui sommes moins justes que David, de peur qu'encore aujourd'hui quelque étranger, comme Oza, n'étant point appelé au ministère de l'arche, ne se laisse tromper par quelque zèle indiscret, ou par quelque spécieux prétexte; et qu'en portant témérairement la main à ces mystères, qui sont trop disproportionnés à l'état où il se trouve, il n'irrite la colère de Dieu par un service qu'il croyait lui devoir être très-agréable.

FIGURE 101. *David danse devant l'Arche.* 2. Rois 5.

(La même année 2949.)

Trois mois s'étant passés depuis la mort d'Oza, dans la translation de l'arche, et la crainte de David s'étant peu à peu diminuée en voyant la prospérité dont Dieu avait comblé la maison d'Obédédôm, où l'arche était en dépôt, il résolut une seconde fois de la faire venir chez lui à Jérusalem. Comme il avait reconnu que l'occasion de la mort d'Oza était venue de ce qu'on manquait alors de lévites pour assister auprès de l'arche, il en fit choisir un grand nombre, qui non-seulement eussent soin de la conduire sur un chariot comme la première fois, mais qui même la portassent sur leurs épaules. L'harmonie des chants de musique et des instruments de toutes sortes de manières y fut ordonnée avec un soin prodigieux. De six pas en six pas on immolait un bœuf et un bélier;

et David, revêtu d'un éphod de lin, dansait, comme dit l'Écriture, de toutes ses forces. On fit entrer ainsi en triomphe l'arche sainte dans Jérusalem, et on l'alla porter, au travers d'une foule prodigieuse de monde, dans le lieu que David lui avait fait préparer. Mais Michol, sa femme, qui regardait cette pompe de ses fenêtres de son palais, ayant vu le roi en cet état, sans robe royale, et dansant devant l'Arche, le méprisa dans son cœur. Et lorsqu'il fut rentré chez lui, elle alla au devant de lui, et lui dit en le raillant: Que le roi d'Israël s'est acquis aujourd'hui de gloire, en se dépouillant de ses habits et dansant devant ses sujets comme des bouffons qui servent à divertir les autres! Mais David, s'élevant au-dessus des sentiments de cette femme, dit saint Ambroise, et ne rougissant point de ce mépris, répondit à Michol: Dieu m'a tiré des derniers de son peuple, et m'a préféré à votre père. C'est par lui seul que je règne, et que je me vois aujourd'hui établi paisiblement sur tout Israël. C'est pourquoi je m'humilierai de plus en plus en sa présence: je serai toujours petit et misérable à mes yeux, je mettrai ma gloire à m'abaisser au-dessous des derniers de mes sujets. Ce roi humble, dit saint Grégoire, oubliant sa dignité souveraine, et tant de victoires qu'il avait remportées sur les hommes et les bêtes, sur des monstres en grandeur et en force, et sur toutes sortes d'ennemis, étant grand aux yeux de tous, n'est petit qu'aux siens. Il se méprise lui-même, et il consent que les autres le méprisent. Il apprit ainsi aux princes à ne craindre jamais d'avilir leur majesté en se soumettant à Dieu, et en donnant à ses sujets l'exemple du culte qu'ils lui doivent. C'est appréhender des discours frivoles, que de craindre d'abaisser sa grandeur en ces rencontres; il faut être un David, quand on trouve une Michol assez hardie pour faire un reproche si injuste. Elle fut frappée de stérilité, dit saint Ambroise, de peur qu'une femme si orgueilleuse n'eût des enfants qui lui ressemblassent.

FIGURE 102. *Ambassadeurs de David.* 2. Rois 10.

(L'an du monde 2967, avant J.-C. 1037.)

Lorsque les guerres civiles étaient assoupies dans la Judée, et que David n'était plus troublé des divisions de ses sujets, il lui survint une nouvelle guerre contre les Ammonites, pour le sujet que nous allons dire. Leur roi Noas étant mort, David se souvint qu'il avait été son ami, et voulut prévenir par ses civilités son fils Hanon, en lui envoyant des ambassadeurs pour l'assurer qu'il prenait part sincèrement à sa douleur, et qu'il serait toujours son ami, comme il l'avait été de son père. Mais ce jeune prince,

étant très-mal conseillé, écouta trop facilement les impostures des principaux de son royaume, qui lui dirent qu'il devait se défier de David; que ce n'était point par civilité, ni pour le consoler de la mort de son père, qu'il lui avait envoyé des ambassadeurs; mais qu'il se servait de ce prétexte pour faire entrer des espions sur ses terres pour en considérer les endroits faibles, et pour se rendre ensuite plus facilement maître de tout son royaume. Ce prince le crut; et agissant sur cette supposition, il traita outrageusement ces ambassadeurs, leur fit raser la moitié de la barbe, et déchirer par derrière leurs habits, de telle sorte qu'ils ne pouvaient être vus sans rougir de honte. David sut cette nouvelle par d'autres personnes, avant que de l'apprendre de ses ambassadeurs mêmes. Il fut touché de l'outrage qu'ils avaient reçu, et il envoya au devant d'eux des gens pour les consoler, et pour les prier de ne point paraître en cet état dans Jérusalem, mais d'attendre à Jéricho que leur barbe fût revenue. Il résolut aussitôt de ne pas laisser un si grand crime impuni, et envoya Joab, général de ses armées, contre les Ammonites. Comme ils s'attendaient à cette guerre, ils avaient cherché du secours dans leurs voisins, et particulièrement dans la Syrie. Mais leurs troupes auxiliaires n'empêchèrent pas qu'ils ne fussent tous défaits, et Joab se signala ce jour-là par son grand courage et par sa grande expérience dans la guerre. Les Ammonites ayant recommencé l'année suivante à remettre de grandes troupes sur pied, David y alla lui-même en personne avec toutes ses forces. Il défait ses ennemis, et fit passer au fil de l'épée quarante mille hommes de pied, outre ceux qui étaient dans sept cents chariots de guerre. Tous les princes voisins, qui étaient venus au secours des Ammonites, apprirent de cette défaite à craindre les Juifs: et le jeune roi des Ammonites reconnut avec regret à combien de malheurs un prince s'expose en suivant un mauvais conseil, puisque la ruine de tout son royaume n'eut point d'autre principe que son indiscrète crédulité. Le salut ou la ruine des états dépend souvent d'un sage ou d'un mauvais conseil; et un prince est heureux, qui, étant lui-même l'arbitre souverain de ses états, est assez éclairé pour discerner quels sont ceux dont il peut se servir comme des instruments de sa puissance dans le gouvernement de son royaume.

FIGURE 103. *Crime de David.* 2. Rois 11.
(L'an du monde 2969, avant J.-C. 1035, David ayant déjà 50 ans environ.)

Lorsque David régnait dans une profonde paix, après la défaite des Ammonites, ce peuple voulant encore se brouiller, rassem-

bla quelques troupes contre lesquelles David dédaigna d'aller en personne, il se contenta d'y envoyer Joab, le général de toutes ses armées. Pendant qu'il occupait ses gens à cette guerre, il demeura lui-même en repos dans Jérusalem; et s'allant promener un jour, vers le midi, sur la terrasse de son palais, il vit vis-à-vis de lui une femme qui se baignait, qui était parfaitement belle. Ils'informa qui elle était. On lui dit que c'était Bethsabée, femme d'Urie, et l'ayant fait venir chez lui, il commit un adultère avec elle. Cette femme étant devenue grosse, et craignant que l'absence de son mari Urie, qui était à la guerre, ne fit reconnaître son adultère, et l'exposât aux peines que la loi ordonnait contre ces sortes de femmes, avertit David de la crainte où elle se trouvait. David aussitôt donna ordre à Joab, son général d'armée de lui faire venir Urie, sous prétexte de s'informer de l'état de la guerre; et après diverses demandes, il le renvoya chez lui. Mais Urie méprisant les douceurs de sa maison, négligea d'y aller, et dit ensuite à David, qui lui en faisait un reproche: L'arche de Dieu, tout Israël et tout Juda, et Jacob, mon maître, avec tous ses serviteurs, demeurent sous des tentes, et moi j'irai en ma maison pour manger, boire et dormir avec ma femme! Je ne le ferai jamais. Le dessein de David ayant été éludé par le grand courage de cet homme, et voyant toujours Bethsabée exposée à passer pour adultère, il prit une résolution bien opposée à toute la douceur qui jusque-là lui avait été si naturelle. Il donna ordre à Joab d'exposer Urie en quelque endroit qu'il jugerait le plus dangereux, et de l'y abandonner avec tous ceux qui l'y auraient accompagné. Joab obéit fidèlement aux ordres de David, et ayant laissé périr Urie dans cette rude attaque où il ne lui fit point donner de secours, il en envoya aussitôt la nouvelle à David, qui n'eut pas de peine à se consoler de la perte d'un serviteur si courageux et si fidèle, dont il était la première cause. La femme d'Urie sachant la mort de son mari, le pleura; et lorsque les jours de son deuil furent passés, David la prit pour femme, et en eut un fils. Ce double crime d'un si grand saint fait voir que les hommes, quelque grands et quelque justes qu'ils soient, sont toujours hommes, et qu'ils tiennent toujours quelque chose de la fragilité de cette boue dont ils ont été formés. Ces chutes, dit saint Augustin, doivent faire trembler les faibles, lorsqu'ils voient tomber les forts. Aussi l'Écriture les propose, non pour excuser ceux qui suivent ces grands hommes dans leurs chutes, et qui veulent imiter dans leurs actions ce qu'eux-mêmes ont détesté de tout leur cœur, mais pour tenir tous les justes dans une humilité salutaire,

et pour apprendre à ceux qui tombent comme David, à se relever comme David.

FIGURE 104. *Pénitence de David.* 2. Rois 12.

(L'an du monde 2970, avant J.-C. 1034.)

David ayant commis deux si grands crimes, fit voir, par le peu de soin qu'il eut de se relever de cette chute, les profondes ténèbres que le péché jette dans l'âme de ceux mêmes qui sont les plus saints. Il demeura en paix pendant une année, dans un si grand désordre, si la paix néanmoins peut être dans un cœur qui a offensé Dieu d'une manière si criminelle. Mais lorsqu'il était dans cet oubli de Dieu et de lui-même, Dieu eut pitié de lui, et lui envoya Nathan, son prophète, pour lui ouvrir les yeux, et pour lui faire sentir la plaie qui lui était inconnue. Ce saint prophète ayant reçu de Dieu une commission si pénible, fit voir par la manière adroite dont il lui parla d'abord, avec quelle sagesse on doit épargner les personnes qui sont dans le rang de David, en ne les rebutant pas par des paroles trop sévères et trop aigres. Nathan usa de la parabole d'un homme qui ayant beaucoup de brebis, en ôta une à un pauvre qui n'avait que celle-là, et qu'il aimait uniquement. Ce prince, qui n'était pas encore aveuglé dans ce qui ne le regardait pas, prononça la sentence contre lui-même, sans le savoir, en la prononçant contre cet homme: car le prophète n'usant plus de déguisement, lui dit, avec une gravité digne de celui dont il était le ministre, que c'était lui-même qui était cet homme. Il lui représenta les biens que Dieu lui avait faits, et les maux dont il l'avait délivré, en le tirant des mains de Saül. Il lui fit voir quel outrage il faisait à Dieu en payant tant de grâces d'une si grande ingratitude. David alors rentra en lui-même. Il ne s'irritait point contre la vérité, lors même qu'elle le condamnait. Il ne s'aigrit point contre le prophète qui la lui représentait sans le flatter, et il ne lui demanda pas, comme remarque saint Augustin, qui il était pour oser reprendre son prince, et pour examiner la vie de son souverain. Il oublia en ce moment qu'il était roi, pour se souvenir seulement qu'il était pécheur. La parole qu'il prononça, j'ai péché contre le Seigneur, fut en lui une parole de pénitence plus sincère qu'elle n'avait été en Saül, et qu'elle n'est aujourd'hui en plusieurs chrétiens. Il embrassa avec une humble soumission tous les maux que Nathan lui prédit devoir arriver sur sa propre famille, et vit cette longue suite de malheurs qu'on lui marqua comme un moyen favorable de satisfaire à Dieu, et d'apaiser sa colère. Mais voyant avec un regret et une douleur